HAL
open science

# Un humaniste français à la découverte de Constantinople: le voyage en Grèce de Pierre Gilles d'Albi (1544-1550)

Bernard Doumerc

▶ To cite this version:

Bernard Doumerc. Un humaniste français à la découverte de Constantinople: le voyage en Grèce de Pierre Gilles d'Albi (1544-1550). Pieere Gilles à la découverte de Constantinople, Jun 2005, La Rochelle, France. pp.30-43. hal-00567429

HAL Id: hal-00567429
https://hal.science/hal-00567429v1

Submitted on 21 Feb 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Un humaniste français à la découverte de Constantinople, le voyage en Grèce de Pierre Gilles (1544-1550)

B. Doumerc, professeur à l'Université de Toulouse le Mirail

Au début du seizième siècle, l'Europe a les yeux tournés vers les nouvelles routes maritimes qui conduisent les voyageurs vers les Indes occidentales et orientales. En France, le contexte politique pousse François 1er à conclure des traités de paix et de commerce avec le représentant d'une puissance conquérante en Méditerranée, le sultan Soliman I le Législateur, nommé le Magnifique en Occident (1520-1566). A cette époque, des Français de plus en plus nombreux redécouvrent l'Orient, partis au service des princes, ambassadeurs ou légats, et laissent des témoignages irremplaçables décrivant l'évolution d'une époque de transition entre la fin d'un monde gréco-byzantin et l'apparition de la brillante civilisation ottomane aux marges de l'Europe chrétienne. Désormais le Turc est apprécié à sa juste valeur, les Humanistes français et italiens, par exemple, ne considèrent plus les sultans comme des tyrans cruels et illettrés[1]. Devenu « un grand seigneur » reconnu comme tel par les princes d'Occident, Soliman I entre dans l'histoire comme le bâtisseur d'une capitale rénovée : Istanbul. Un humaniste italien, lui aussi bien méconnu aujourd'hui, Paolo Giovio (Paul Jove, 1483-1552), écrivait dans *L'Histoire de son temps*, que le témoignage devient la base de la réflexion historique, c'est pour cela qu'il insiste longuement sur la position politique du roi de France et de la république de Venise. Son intérêt pour la civilisation turque se retrouve dans plusieurs de ses ouvrages en particulier le *Commentario de le cose de' Turchi* publié en 1535[2]. Le mouvement des idées évoluait entre reconnaissance de la force des Ottomans et crainte de leurs ambitions. L'oeuvre de Giovio devait cependant présenter des passages assez ambigus aux yeux des contemporains pour que certains l'aient trouvé « trop louangeur des Turcs ». Le grand Erasme lui même déclarait en 1530 : « même si le Turc, ce qu'à Dieu ne plaise, devait exercer sur nous son autorité, nous commettrions un péché en lui refusant le

---

[1] J. Balagna Coustou, *Arabe et Humanisme dans la France des derniers Valois*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1989, p. 20 et M. Firpo, « Le cardinal », dans, E. Garin (dir.), *L'Homme de la Renaissance*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 79-140.

[2] Paolo Giovio, *Commentario*, Venise, chez Alde Manuce, 1541 et *Historiarum sui temporis*, Paris, chez Michael Vascosanus, 1553.

respect du à César. » C'est dans ce climat influencé par le modèle italien dans l'incroyable essor de la découverte de l'Orient ottoman que, de son côté, Pierre Gilles visite la ville en 1544, déjà très bien informé du potentiel de ce peuple turc jusque là méprisé, et constate les bouleversements irréversibles dont il veut laisser un souvenir, d'un monde méconnu par ses compatriotes. Loin de lui l'idée de reconquête ou de défense de la foi, il reste étranger à ces discours belliqueux et revendique une certaine objectivité de l'historien même si sa position proche de la curie pontificale ne lui autorise pas une véritable liberté de ton.

Un voyageur français avait précédé Pierre Gilles, il s'agit de Bertrand de La Borderie, quittant le port de Marseille en 1537 en direction de Constantinople pour rencontrer l'ambassadeur Jean de La Forest quand débute l'intense activité diplomatique inaugurée le roi de france. Mais l'édition du texte intitulé *le Discours du Voyage de Constantinoble* publiée en français est en réalité une bien pauvre description de la capitale[3]. L'imprimeur Pierre de Tours expliquait dans la préface les mérites de cette œuvre de vulgarisation, dans une forme poétique marquée par la préciosité qui fut pourtant et à juste titre sévèrement jugée par les auteurs du temps. Rien de tel au sujet des ouvrages de Pierre Gilles : dans sa *Descriptio* il souhaite éviter les débordements de l'imaginaire par cette confrontation avec le réel. Son travail d'arpenteur prend toute sa signification quand il décrit le vécu des pratiques nouvelles dans l'utilisation de la ville. Pour lui le paysage urbain, en perpétuelle évolution, impose une construction des rapports de pouvoirs imposés par le sultan qui s'approprie l'ancienne capitale. Il veut comme le firent les empereurs avant lui, amasser dans sa capitale les reliques des civilisations passées et vaincues. Ces reliques (restes) de l'empire romain fortifient le socle fondateur de l'empire ottoman qui entre dans le cycle de l'Histoire universelle. Depuis Auguste et Constantin jusqu'à Charlemagne, tous ont agi de la sorte et Pierre Gilles restitue cette volonté farouche du sultan Soliman, il saisit toute l'importance de la culture matérielle qui efface les représentations d'un monde disparu.

En France, le roi François 1er fait preuve d'une remarquable ouverture d'esprit : la création du collège royal en 1530 favorise l'enseignement de l'arabe, de l'hébreu et du turc et les recommandations faites aux représentants du roi en Orient concernant l'achat de manuscrits sont suivies d'effet pour le plus grand profit de la bibliothèque royale de Fontainebleau. Cette bibliothèque du roi créée pendant le règne de Charles V (1364-1380) ne

[3] Bertrand de La Borderie, *Discours du Voyage de Constantinoble*, Lyon, 1542 et F. Tinguely, « Eros géographe : Bertrand de La Borderie et le Discours du Voyage de Constantinoble », *La génération Marot : poètes français et néo-latins (1515-1550)*, éd. par G. Defaux, Paris, Champion, 1997, p.471-486.

cesse d'être enrichie par une collecte méthodique. Plus tard, Guillaume Budé, au service de François I, complète les collections installées à Fontainebleau en achetant livres et manuscrits en Italie et au Levant. C'est le départ d'un service d'acquisitions systématiques entrepris par un des premiers ambassadeurs auprès de la Porte, Jean de La Forest (1535-1537), un fin lettré élève de Jean Lascaris, parlant plusieurs langues dont le grec et l'italien, qui demande à Guillaume Postel de l'accompagner à Constantinople. Ce dernier, chargé par le chancelier Duprat d'acheter des manuscrits grecs et arabes, contacte le vizir Ibrahim Pacha pour mener à bien sa mission. De retour à Paris en 1537, il enseigne les langues orientales et fréquente les savants les plus illustres de son époque, Rabelais, Clément Marot et Lazare de Baïf par exemple[4]. Désormais le souvenir de l'Antiquité prime autant que la découverte de la culture turque, et pour sa part, Pierre Gilles devient le médiateur de cette symbiose qui se déroule sous ses yeux. Un de ses compagnons, mieux connu que lui, ne disait il pas : « quel est ce nouveau Anacharse ou cosmographe qui, après plusieurs auteurs tant anciens que modernes, peut inventer quelques choses nouvelles ? Mais je lui demande : nature s'est-elle tellement astreinte assujettie aux écrits des Anciens… La Nature ne peut à jamais rester stérile[5] ».

Les voyageurs partiront pour découvrir de nouveaux horizons avec un parfum d'aventure dans un contexte politique particulier et propice à un rapprochement entre les deux mondes: Jean de La Forest, premier ambassadeur entre 1535 et 1537, fut accompagné par Guillaume Postel, le véritable initiateur de la découverte de l'Orient, suivant en cela l'exemple des Italiens installés à Paris, Girolamo Aleandro (Aléandre) arrivant avec des caisses de livres imprimés dans les ateliers d'Alde Manuce[6]. Désormais l'attrait de l'Orient ne cessait de croître : l'extraordinaire ambassade conduite par Gabriel de Luetz, baron d'Aramon, en est le meilleur exemple. Il lève une caravane « avec un train de maison considérable », où se retrouvent de vrais savants, un géographe, Jacques Thevet, un médecin, des botanistes, des zoologues à savoir Postel, Gassot, Gilles, Belon, tous faisant preuve de cette « pieuse curiosité » qui honore les savants humanistes[7].

Une vie aventureuse

---

[4] R. Zaïmova, « Les voyages de Guillaume Postel et Savary de Brèves en Orient : missions diplomatiques ou recherches humanistes », *Etudes balkaniques* (Sofia), 2000, n° 1, p. 139-155. M. Balivet, « Avant les « jeunes de langue », coup d'œil sur l'apprentissage des langues turques en monde chrétien, de Byzance à Guillaume Postel », *Istanbul et les langues orientales*, éd. F. Hitzel, Paris, Varia Turcica, 1997.

[5] N. Jorga, « Les voyageurs français dans l'Orient européen », *Revue des cours et conférences*, Paris, 1928, p. 37.

[6] J. Balagna Coustou, *Arabe et Humanisme…*, *op. cit.*, p. 25.

[7] A. Thevet, *Histoire des plus illustres et scavants hommes de leur siècle*, Paris, 1644, T. VIII, , p. 22

Dans ces conditions, il est surprenant de constater l'oubli qui entoure la vie de Pierre gilles « miracle des sciences et grand personnage » loué aussi par Rabelais[8]. C'est pourtant vrai, sa vie est marquée par une succession étonnante d'épisodes hors du commun. Peut être fils d'un notaire albigeois, consul en 1500, le jeune Pierre Gilles suit un parcours scolaire, au frais de la cité[9]. Remarqué par l'expression de ses qualités, Gilles devient le précepteur de Georges d'Armagnac, un protégé de l'évêque d'Albi, Louis d'Amboise. Plus tard naquit une véritable amitié entre les deux hommes, l'un mécène protecteur et l'autre savant désintéressé[10]. En 1521, Gilles quitte d'Armagnac et part à Paris où il se met au travail en offrant des traductions de Lorenzo Valla et de Siméon Métaphraste. Pour jouer un rôle remarqué au milieu des intellectuels en vue il choisit une spécialité désertée, le naturalisme. Pour cela il voyage à Lyon, quand Georges d'Armagnac, devenu courtisan auprès de la mère du roi François 1er, s'installe dans cette ville avant d'être nommé évêque de Rodez. Ensuite il accompagne le prélat à Rodez et constitue une riche bibliothèque puis édite un lexique gréco latin avec le soutien financier de l'évêque. Devenu un savant philologue, helléniste et latiniste réputé, il se lance dans l'étude des textes anciens écrits par Aristote, Théophraste et Elien[11].

Alors vint le temps des voyages pour établir, grâce à l'observation *in situ*, des théories naturalistes : l'Espagne, le Midi français, l'Italie (Gênes et Venise). Devenu un spécialiste reconnu de l'ichtyologie, il souhaite parcourir les pays riverains de la Méditerranée pour élargir le champ d'investigation « même dans les pays ennemis de notre religion ». Il propose donc au roi de financer ces recherches : profitant de la mission de Georges d'Armagnac à Venise et à Rome il accumule les informations préparatoires au voyage en Orient prévu en 1544.

Remarquons les trois étapes d'un long périple : le premier voyage entre 1544-1547 en compagnie d'André Thévet concerne la Grèce mais aussi l'Anatolie. Une lettre écrite par Georges d'Armagnac confirme les difficultés financières des voyageurs « partis à Constantinople et autres lieux de la Grèce chercher et amasser des livres anciens[12] ». Faute

---

[8] Rabelais, *Pantagruel*, L.V, chap XXXI.

[9] J. Rolland, *Histoire littéraire de la ville d'Albi*, Toulouse, 1879, p. 92.

[10] P. Tamisey de Larroque, *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, Paris, 1874.

[11] P. Gilles d'Albi, *Le père de la zoologie française*, Nouvelles archives du Muséum de paris, 1930, IV s., II, p. 30.

[12] G. Ribier, *Lettre et mémoires d'Estat des Roys, Princes et Ambassadeurs et autres ministres sur les règnes de François 1er, Henri II et François II*, Paris, 1661, T. II, p. 99.

d'avoir reçu la somme promise par le roi, la déconvenue tourne au désastre. A son tour, André Thévet confirme la faillite du projet.

Ensuite se produit un épisode déconcertant : âgé de 57 ans et abandonné à son triste sort, Gilles s'engage dans l'armée du sultan pour échapper à la misère et saisir l'occasion de parcourir la Syrie. Embarqué en 1548, Gilles rejoint la Cappadoce, le littoral de la mer Noire puis la vallée du Tigre et l'Arménie pour s'arrêter à Alep au printemps 1549. Dans cette ville, un hasard extraordinaire lui fait rencontrer la caravane de l'ambassadeur d'Aramon qui accepte un éléphant offert au roi de France. Arrive alors le temps du dernier parcours : affranchi de son contrat dans l'armée ottomane, Pierre Gilles accompagne l'ambassade à Damas, Jérusalem, Le Caire et Alexandrie à l'automne 1549. Il en profite pour capturer des petits animaux et accumuler les informations scientifiques au sujet du monde animalier. De retour à Constantinople en 1550 nous perdons sa trace pendant son périple vers l'Europe. Certains le croient captif après une attaque de son navire sur le chemin du retour par des Barbaresques de Djerba, ce qui pourrait être accrédité par le texte de son épitaphe. Il finira sa vie entre 1550 et 1555 à Rome auprès de son mécène et protecteur installé à la curie romaine.

Pierre Gilles : un témoin méticuleux

Les premiers voyages de ces humanistes français constituent au début de l'ère moderne un véritable tournant culturel pour l'histoire des mentalités. L'orientalisme naissant dans la description d'une Constantinople mythifiée qui fascine par le processus de transformation menant à la destruction des prestigieux monuments du monde gréco byzantin chrétien, proie des Ottomans. La description du coeur de l'Orient sera bien des fois reprise par la suite mais Pierre Gilles mène une enquête dans sa course contre l'anéantissement[13]. Loin de tout esthétique de la promenade hasardeuse, l'auteur garde en main la règle et le compas. Il pratique des relevés topographiques, il note le texte des inscriptions monumentales. Peu de place à l'imagination, et en cela Pierre Gilles est d'autant plus attachant : les témoignages architecturaux d'une gloire passée méritent, à ses yeux, une description détaillée qui évite l'onirisme de la rencontre de deux mondes conflictuels. A la même époque, Erasme propose une guerre de grande ampleur pour la défense du christianisme sans vouloir parler de

[13] Voir à ce sujet, les actes du colloque, « L'Orient de Théophile Gautier », *Bulletin de la Société T. Gautier*, 12, 1990 et R. Mantran, *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, 1989, p. 451 et *Soliman le Magnifique et son temps*, G. Veinstein (dir.), Paris, la Documentation française, 1992, en particulier A. Tenenti, *L'image de Soliman à Venise (1520-1530 env.)*, p. 39-49 et F. Lestringant, *La monarchie française au miroir ottoman : le portrait de Soliman le Magnifique de Charles IX à Henri III*, p. 51-68.

croisade[14]. Pour Pierre Gilles la justification de ses deux ouvrages majeurs : *De Bosphoro Thracio* et la *Topographia Constantinopoleos* en 1561 à Lyon chez Rouillé marque une étape dans l'histoire culturelle.

Dans ce dernier ouvrage Pierre Gilles retrace d'abord un tableau historique de la fondation de la cité puis décrit les épisodes marquants de la décision de Constantin, en citant toujours les auteurs anciens, Denys de Byzance, Zonaras, Cedrenus etc. Reprenant la liste des monuments prestigieux, églises, couvents, palais, connus et répertoriés il cherche sur le terrain les vestiges du temps passé mis à mal par les sultans, d'abord Mehmet II le conquérant puis par son successeur Soliman. Par exemple, Pierre Gilles déplore la fonte des restes d'une statue de bronze de Justinien qu'il prend la peine de décrire en détail. La ville se transforme, capitale cosmopolite d'un empire en expansion à la suite de l'annexion de la Syrie et de l'Egypte après 1520, elle abrite peut être un demi million d'habitants après l'exode des juifs sépharades chassés de la péninsule ibérique et du royaume de Naples. Il faut faire vite avant la destruction totale. Loin de céder aux charmes de la séduction et aux gémissements de la lamentation, Pierre Gilles s'appuie sur le récit de Denys de Byzance qu'il a traduit en français et sur une description ancienne du V^e^ siècle intitulée *Urbs Constantinopolitana Nova Roma* qui mentionne 322 rues, 4388 maisons et tous les monuments. Ensuite il propose une relecture de l'implantation des Comnènes (autour de 1080) relatée par le Pseudo-Codinus dans le style de la *patria* reprise en partie à son tour dans la *Topographie de Constantinople*[15]. Comme son nom l'indique, cette description se veut, avant toute chose une œuvre de référence architecturale et topographique.

La ville ne cesse de se modifier et le sultan veut, par tous les moyens, effacer l'antiquité gréco byzantine. Les rues sont plus étroites car plus nombreuses et nuisent à la lisibilité du tissu urbain ancien à cause de la massification des logements, les monuments médiévaux se dégradent faute d'entretien, les ports inutilisés sont ensablés, la déchristianisation des lieux de culte bien avancée. Un temps, le sultan hésita avant de lancer une violente répression contre les chrétiens, la sagesse l'emporta et il restait en 1547 plus de soixante églises à Istanbul et une dizaine à Galata[16]

---

[14] J-Cl. Margolin, « Erasme et la psychologie des peuples », *Revue de la psychologie des peuples*, 25, 1970, p. 41-51. L'ouvrage de référence intitulé *Consultatio de Bello Turcis Infendo* parait en 1530.

[15] G. Dagron, *Constantinople imaginaire*, Paris, 1984, p. 12 et F. Tinguely, *L'écriture du Levant à la Renaissance. Enquête sur les voyageurs français dans l'empire de Soliman le Magnifique*, Genève, Droz, 2000

[16] P. Mansel, *Constantinople, la ville que désirait le monde*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 49 et suivantes.

Pour étayer son argumentation, digne représentant du mouvement humaniste, Pierre Gilles fait référence aux documents antérieurs, comme nous disons aujourd'hui, il cite ses sources et ne se limite pas à évoquer les auteurs anciens. De plus, il compare les témoignages et réfute les affabulations des uns ou des autres. Quartier par quartier, colline par colline, il décrit et compare son observation *in situ* avec les récits anciens pour saisir l'ampleur de l'évolution urbaine. Son étude est précise et exacte, il restitue et reconstruit les monuments détruits pour leur donner une seconde vie. Pour cela il suit, pas à pas, une description ancienne et anonyme, *Notitia urbis Constantinopolitanae*, écrite au V$^{e}$ siècle. Il constate l'état des lieux, un millénaire plus tard, en relevant tous les signes existants, les inscriptions lapidaires en grec et en latin, les sources littéraires, les relevés topographiques. L'auteur entreprend un travail de géomètre, les mesures de distance et le vocabulaire technique se généralisent au fil des pages. Mais il est frappé par la construction des monuments nouveaux : le palais du sultan est répertorié en détail. Puis il accède au grand *Bezestan* (bazar) ravagé par l'incendie de 1546 qu'il peut décrire puisqu'il est présent dans la ville. Ensuite l'ancien sérail de Mehmet II ( *yeni serail*, le palais neuf) entouré de vingt mille cyprès et platanes et d'un magnifique verger, et la nouvelle mosquée de Beyazit II, les caravansérails, les boutiques de libraires qui attirent son attention. Le chantier de la grande mosquée de Soliman, en construction à cette époque, suscite son admiration. L'architecte réputé Mimar Sinan (1490-1588) est l'auteur de ce chef d'œuvre nommé depuis la Suleymaiye. En 1538, Sinan dirige l'Organisation impériale des architectes qui pendant cinquante ans établit les plans d'urbanisme, à Istanbul 379 monuments nouveaux voient le jour. Au sujet de la mosquée – mausolée de Mehmet II le Conquérant de Constantinople, il s'incline la beauté de l'édifice et rappelle que sur l'emplacement de la mosquée du sultan Selim se trouvait la colonne *Virginea* « détruite depuis peu de temps ». Détail important, il déclare avoir vu les fondations du palais impérial des Blachernes en 1544, qui sont anéantis en 1550. Que retient-il de cette *renovatio urbis* menée par les sultans : les monuments, construits à la hâte sont fragiles et déjà dégradés.

Après avoir brossé la topographie générale du site, et parcouru les sept collines, Pierre Gilles dresse avec méthode la liste des ruines antiques et tente de reprendre la description des 14 régions de la ville. Pour cela il s'appuie sur un document connu, l'*Urbs Constantinopolitana Nova Roma*. De plus l'auteur fait appel à Pline, Denys de Byzance, Xénophon, Hérodote pour reconstituer les édifices définitivement disparus[17]. D'abord il

[17] Une bonne carte est présentée par J. Ball, *The Antiquities of Constantinople*, Londres, 1729, p.229-233, qui met en relation le plan de la ville byzantine et de la capitale des Ottomans.

évoque les outrages du temps et des hommes : toutes les mesures d'arpenteurs accompagnent la description de Sainte-Sophie devenue mosquée et endommagée. Il décrit les alentours et regrette que les ornements « servent à parer un bain public, à couvrir une boulangerie ». Il en profite pour mentionner le pillage de la ville par les Vénitiens en 1204.

En 1550 il ne voit plus trace de la statue équestre de Justinien sur le forum de l' Augusteon, pourtant encore visible six ans plus tôt. Une carte dressée pour la première fois, celle de la capitale des sultans ottomans est à mettre au crédit de Pierre Gilles[18]. Entre 1544 et 1550, les deux étapes de son séjour à Constantinople-Istanbul, la ville perd peu à peu les signes de la christianisation : la construction de magnifiques mosquées en grand nombre et la transformation des églises en lieux de culte musulman frappe l'auteur mais c'est pour signaler la beauté de ces édifices et la qualité de l'urbanisme des quartiers renouvelés par l'installation proche des écoles coraniques, des tombeaux des sultans, des bains et des boutiques. Pierre Gilles est un historien de l'art mais il écrit une histoire culturelle de Constantinople : en effet il saisit la modification radicale qui se produit sous ses yeux. Certes il regrette amèrement la disparition des monuments prestigieux de l'ancienne capitale du monde chrétien : « j'ai vu détruire l'hôpital ou plutôt le temple qui était près du Taurus et transporter les colonnes de ce temple pour édifier la mosquée que le sultan Soliman a construit en mémoire de son cher fils. Les prêtres grecs pourraient rechercher si ce n'était pas le temple de Saint-Paul qui se trouvait dans cette partie de la ville, mais je n'ai jamais pu en trouver un de qui j'ai pu l'apprendre[19] ». En 1544 il avait vu « dix-sept colonnes de marbre blanc avec leurs spires et leurs chapiteaux et leurs épistyles, bien rangées mais maintenant (en 1550) leurs fûts gisent à terre, ils ont été depuis peu renversés pour construire la mosquée du sultan Soliman [20]». Pour construire le palais et la mosquée « il a pris des marbres superbes tirés de toutes les parties de l'empire de telle sorte que l'on voit à terre une quantité de marbres, non pas récemment extraits d'une carrière mais qui ont erré depuis bien des siècles à travers de nombreux palais de souverains non seulement de Byzance mais de toue la Grèce et même de l'Egypte [21]». Les Turcs « ont dépouillé la colonne de Théodose de son revêtement de bronze, de son cheval, de sa statue ; pendant quelques années elle demeura nue. Il y a trente ans elle fut renversée et j'ai vu le socle être détruit entièrement l'an dernier… quant à la statue équestre, je l'ai vu porter

[18] J. Ball, *The Antiquities…*, *op. cit.*, p. 33.

[19] P. Gilles, *De topographia*, L. III, chap. VI, il parle de la mosquée Sehzade, sépulture de Mehmet mort en 1543.

[20] *Ibidem*, L. II, chap. XIII.

récemment aux forges où l'on fait des machines de guerre. Il y avait là une jambe de justinien qui me dépassait en hauteur… J'ai mesuré en cachette le sabot du cheval et j'ai trouvé neuf pouces de hauteur, comme le nez de l'empereur[22]. Pour renforcer les témoignages, il questionne des vieillards *ex memoria senum constantinopolitanorum* qu'ils soient Turcs ou Grecs ! La recherche de manuscrits est couronnée de succès : il consulte une description de la ville écrite par Jean Tzetzes, un érudit byzantin du XII^e^ et un manuscrit de Procope. Après le grand incendie de 1546, il s'empresse de parcourir la zone sinistrée et déblayée pour chercher les traces des bâtiments antiques et il repère le *Nymphaeum* (devenu citerne) avec ses quarante-cinq colonnes de marbre et la basilique autrefois invisible sous l'amas de boutique[23].

Un rendez-vous manqué avec l'Histoire

Que reste t-il de ce travail exceptionnel ? Le succès vint récompenser la qualité des investigations. La première édition en 1561 parue à Lyon fut renouvelée en 1632 chez Elzevier de Leyde[24]. Parfois certains auteurs font état d'une édition illustrée de gravures, imprimée à Lyon en 1565, dans le style des œuvres publiées par Belon ou Nicolay et on mesure la déception des spécialistes : « si Pierre Gylli n'a pas pu illustrer son savant ouvrage, un artiste, qui travaillait à Constantinople sous le règne de Soliman le Magnifique, a comblé cette lacune[25] ». C'est vrai, que ce soit François de Belleforest qui présente Gilles « comme un homme remarquable pour son grand et exquis savoir à la mémoire duquel tous les mateurs de bonnes lettres doivent une grande révérence » ou Philippe Dufresne-Canaye « qui visite la ville avec soin ayant en main l'ouvrage de Pierre Gylli » tous ont célébré le talent du voyageur albigeois[26]. Peut-être le plus flatteur des compliments est adressé par Pietro della Valle effectuant un voyage de douze ans (1614-1626) dans cette partie du monde qui rend hommage à l'exactitude de la description de Gilles : « il y a plus de cinquante ans, un auteur nommé Pierre Gilles a traité pleinement et pertinemment de la topographie de Constantinople et je veux bien m'en rapporter à lui en tout et partout et parce qu'il me semble que c'est homme estoit non seulement un sçavant et très véritable mais de plus très diligent, tant à

---

[21] *Ibidem,* L. III, chap. VI.

[22] *Ibidem,* L. II, chap. XVII.

[23] *Ibidem,* L. I, chap. X.

[24] Nous utilisons cette édition conservée à la Bibliothèque d'Etude et du Patrimoine, Toulouse, Fonds ancien, Fa C 3167 (2).

[25] J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les voyageurs du levant*, Paris, 1918, p. 87, en référence au graveur Pieter Koeck Van Aalst.

[26] *Ibidem,* p. 169-170.

feuilleter et examiner tous les livres des Anciens, comme à voir, remarquer et mesure jusqu'à mesurer pied à pied toues les choses et tous les lieux les confrontant et les ajustant aux vestiges du temps passé avec tant d'exactitude qu'il ne se peut rien de mieux à mon avis[27] ». Plus près de nous, René Janin, convient que parmi les voyageurs « le plus important est Pierre Gilles[28] ».

A la fin de son ouvrage, Pierre Gilles fait part de ses impressions de voyage, bien au-delà de la mission « scientifique » qu'il s'était fixée. Tous les thèmes évoqués en guise de conclusion sont repris, en particulier deux d'entre eux : le premier concerne la description de Constantinople-Istanbul entre 1544 et 1550 quand la ville devient la magnifique capitale de l'empire ottoman. Il en profite alors pour présenter l'histoire des monuments antiques, disparus ou en ruines, « pour que le lecteur puisse mieux comprendre et situer les monuments anciens… et avoir une idée de l'étendue de la ville et la qualité de ses édifices[29] ». Le second amorce le débat de l'Orientalité, en effet Pierre Gilles apprécie le mode de vie des Turcs et méprise celui des Grecs qu'il accable de tous les vices « grossier, philistins, ivrognes et les barbares Scythes ne sont rien à côté d'eux ». Leur faute inexpiable est d'avoir abandonné la plus belle ville du monde à son triste sort. Cette rencontre avec le territoire permet à l'auteur de sentir le poids de l'historicité des traces du passé, elle lui donne la faculté de représenter des images qui projettent l'envie au lecteur dans le temps et dans l'espace. En se promenant dans les différents quartiers de la ville, Pierre Gilles, s'interroge sur les représentations du pouvoir, byzantin puis ottoman, les discours et le vécu des pratiques, par exemple quand il décrit longuement l'usage des bains. La culture matérielle du paysage urbain prend alors toute sa signification dans cette transformation de la cité. Dans sa description du voyage de Monsieur d'Aramon, Jean Chesneau agit de façon identique. Il décrit le sérail « merveilleusement agencé où on a porté de grosses pierres de marbre de toutes les couleurs… et autres choses singulières tant de ville de Constantinople, Chalcédoine, que des environs de toute la Grèce et de l'Asie pour les bâtir » et plus loin « On voit par toute la ville plusieurs vestiges d'antiquités comme aqueducs, arches, colonnes et fontaines[30] ». Dans sa

---

[27] P. della Valle, *Les fameux voyages de Petro della Valle, gentilhomme romain, surnommé l'illustre voyageur*, Paris, 1653, 2 vol., Tome I, p. 24 et l'édition récente proposée par C. Cardini, *La porta d'oriente, lettere di Pietro della Valle : Istanbul, 1614,* Rome, Città Nuova, 2001.

[28] R. Janin, *Constantinople byzantine*, Paris, Institut Français d'Etudes Byzantines, Paris, 1964, p. 32.

[29] Préface du livre *De topographia*, op. cit..

[30] J. Chesneau, *Le voyage de Monsieur d'Aramon, ambassadeur pour le roy au levant*, éd. par C. Schefer, réed. 1970, Genève, Slatkine, p. 26 et 30.

*Cosmographie universelle de tout le monde*, François de Belleforest, au retour d'un voyage effectué en 1575 se réjouit d'avoir emporté un exemplaire du livre de Pierre Gilles : « je ne peux assez louer la rare érudition de ce très curieux et diligent rechercheur de l'Antiquité, lequel a fait en quatre livres décrivant bien amplement cette cité que les Turcs ont presque tout dissipée [31]». Par bonheur dans ses ouvrages majeurs, la *Topographie de Constantinople* et le *Bosphore de Thrace,* on perçoit la lucidité de l'érudit et la ténacité du savant.

Le voyage de Pierre Gilles, tout fait de découvertes et d'aventures, n'en fut pas moins dangereux : « ce n'est pas une forme plaisante de loisirs[32] » rien n'arrêtait les explorateurs et quand au risque ! ! Pierre Belon n'est-il pas mort assassiné dans le bois de Boulogne !

Extrait de la conclusion de l'ouvrage de Pierre Gilles, *De Topographia Constantinopoleos.*

« Grâce à ce qui a été écrit sur ce sujet, le lecteur peut se donner une idée de l'étendue de la ville de Constantinople et de la qualité de ses monuments antiques. Cela demanderait un autre volume que d'élargir nos vues sur les monuments "mahométans" d'aujourd'hui et d'expliquer leurs usages. Je ne confierai qu'une seule chose, ils sont remarquables.
A présent, dans sa configuration actuelle, la ville contient plus de 300 mosquées. Les plus magnifiques d'entre-elles furent construites par les Sultans et les Pashas qui les ont couvertes de plombs, de marbres et ornées de colonnes marbrées avec les matériaux des pillages d'églises chrétiennes. Ces dernières ayant été construites avec le même châtiment infligé aux temples païens. Elle a aussi une centaine de bains (privés et publics) dont cinquante d'entre eux sont très spacieux (de deux longueurs), comme ceux que j'ai décrits. Ils furent construits par le sultan Mehmet. Les caravansérails ainsi que les auberges publiques sont au nombre de 100 approximativement. Les plus beaux d'entre eux sont

[31] F. de Belleforest, *La Cosmographie universelle de tout le monde*, 2 vol., Paris, 1575, Tome II, p.388. Voir aussi le commentaire de J. Ebersolt dans *Constantinople byzantine…*, *op. cit.,* p. 99.

[32] J. P. Van der Vin, *Travellers to Greece and Constantinople,* 2 vol., Nederlands historisch archaelogical instituute, Istanbul, 1980, Tome I, p. 2.

équipés de fontaines dont l'eau provient des champs voisins de la ville. Les Empereurs se sont particulièrement distingués par l'ornement de ceux-ci. Eusèbe expose des éloges pour Constantin : ″au milieu de leur cour vous pouvez voir leurs fontaines ornées des emblèmes représentant le bon saint protecteur Daniel, bien connu de ceux qui comprennent les écritures sacrées. On peut voir aussi des lions sculptés en cuivre et brillants par l'éclat de leurs plaques en or."

Valens et Andronic, par de grandes dépenses, ont construit des rivières à une distance éloignée de la ville. Ils ont dirigé leurs lits à travers des arches qui apparaissent aujourd'hui au-dessus de la surface, ainsi qu'à l'aide de canaux souterrains. D'autres Empereurs, avec moins de coûts, ont construit des réserves à poissons et des lacs souterrains appelés citernes depuis peu, dans chaque circonscription de la ville principalement pour fournir de l'eau en cas de siège. Mais les ennemis de Constantinople se sont présentés à une distance si éloignée qu'elles n'ont presque jamais servi. Elles ont été ruinées ou converties pour un autre usage.

Je ne dirai pas grand chose des maisons des nobles et des pashas, ni de celle du palais du grand Seigneur. Ces habitations s'étendent dans l'ancien Byzantium et sont constamment alimentées en eaux par des rivières qui se diffusent un peu partout dans ce quartier. Je passe aussi les lacs et les conduites, placés dans toute la ville, qui servent non seulement à boire mais aussi à transporter la crasse et la saleté vers la mer, à nettoyer toutes les impuretés de la ville qui salissent et encombrent l'air, et dont les grandes villes sont généralement victimes.

Je ne m'attarderai pas non plus sur le fait que tous les immeubles de Constantinople sont bas et construits avec l'aide de matériaux récupérés des ruines que le feu et les séismes ont donnés. Beaucoup d'entre eux ne font que deux étages de haut, ils sont reconstruits avec des mauvaises pierres (brûlées ou pas). J'oublie également les maisons de Galata construites par les Génois.

Les Grecs (chrétiens) ont perdu leurs 600 églises et il n'en reste pas une seule de remarquable, hormis une, celle qui appartient au monastère où vit leur patriarche. Les autres sont complètement en ruines ou abandonnées au culte Mahométan. Les Francs en ont dix, les Arméniens seulement sept. Les juifs ont environ trente synagogues qui ne suffisent pas pour les très nombreuses congrégations de cette nation.

Le lecteur pourra mieux comprendre et situer les anciens monuments de Constantinople quand il lira la *Notitia urbis Constantinopolitanae*, finie avant le temps de Justinien. Quand ce traité fut écrit, Constantinople était tellement peuplée que ceux qui

n'habitaient pas le centre et les avenues principales étaient complètement serrées. En fait, les immeubles étaient si collés entre eux que l'on ne pouvait pas voir le ciel depuis le bas.

Les immeubles dans la périphérie étaient très peuplés. Certains d'entre eux, le long des rivages maritimes, tiennent sur pilotis. Constantinople est renommée pour ses monuments antiques. Aucun n'est aujourd'hui visible, sauf certains: le pilier de Porphyre de Constantin, le pilier d'Arcadius, l'église Sainte-Sophie, l'Hippodrome (aujourd'hui en ruines) ainsi que quelques citernes.

Aucun historien ne rappelle l'emplacement des antiquités de la ville ancienne avant sa destruction par Sévère. De ces monuments, il est raisonnable de croire qu'ils étaient très nombreux durant ces temps où l'art et le génie étaient très estimés, surtout que Rhodes était ornée de plus de 3000 monuments. Un tel récit (de la part d'un historien) aurait été pris comme un acte d'héroïsme. Il est pourtant facile de porter un jugement sur l'apport précieux qu'un tel document nous aurait donné : des scènes magnifiques où l'on aurait vu des ouvriers travailler, les proportions des murs extérieurs ainsi que leur épaisseur... On sait pour certain que Darius, Philippe de Macédoine et Septime Sévère ont en partie détruits ces monuments antiques. Lors du pillage de la ville entière par Sévère, les Byzantins ont offert une belle résistance grâce aux statues et autres matériaux antiques jonchés partout dans les rues.

J'ai aussi un peu rendu compte des ruines de ces monuments. Je voudrais ici brièvement énoncer quelques raisons qui ont contribuées à leur destruction. La principale est la division des Empereurs. Les autres sont les feux fréquents quelquefois accidentels mais surtout mis non seulement par les ennemis de la ville, mais aussi par les différentes factions que des dissensions opposent continuellement. Certains de ces feux ravagèrent la ville à constantes flammes pendant trois à quatre jours durant. Ces feux ont aussi ravagé des choses qui n'étaient pas purement combustibles, des statues de marbre, des images ainsi que des immeubles fait des plus solides matériaux. En fait, plus ils étaient féroces, plus ils dévoraient leurs propres ruines et laissaient d'énormes tas de décombres jonchés sur le sol.

Non seulement l'ancienne Byzantium fut détruite par ses empereurs, mais elle le fut par ceux d'entre eux qui appréciaient le plus cette ville. Le plus important est Constantin Le Grand, qui selon Eusèbe, détruisit les temples païens, dévasta leurs porches finement ornés, enleva leurs toitures, emporta leurs statues de bronze, d'or et d'argent. Pour ajouter à cette infamie, il ridiculisa les païens dans toutes les places importantes de la ville. Pour les déshonorer d'avantage, il leur dit qu'il allait orner sa future ville de leurs si belles statues. Eusèbe conclut que Constantin était si retourné contre les monuments païens, qu'il fit une loi prévoyant leur totale disparition.

On voit très bien dans leurs écrits combien Eusèbe et les autres auteurs chrétiens étaient remontés contre eux. Ils les invectivaient, par leurs rituels et l'utilisation des images de leurs dieux, de la même façon qu'ils font avec nos statues aujourd'hui. Les empereurs Basile et Gregorius étaient complètement enragés non seulement contre les images mais également contre ceux qui écrivaient librement.

Je ne m'attarderai pas sur le fait que beaucoup d'autres empereurs, successeurs de Constantin, furent tellement exaspérés par l'attitude de ceux qui vénèrent les images, qu'ils furent appelés *iconomachi* ou champions de ceux qui combattent les images. Je ne mentionnerai rien de plus sur les séismes qui ont frappé sous les règnes de Zenon, Justinien, Léon Conon, Alexis Comnène, qui démolissent non seulement les plus grands bâtiments de Constantinople mais la ville tout entière avec ses murs. Tellement que l'on peut à peine discerner les anciennes fondations de la ville.

Je passe également sur les grandes circonscriptions de la ville qui sont restées de longues années en ruines du fait de la pauvreté de ses habitants et surtout des feux fréquents ainsi que des ravages fait par la guerre. Elles furent plus tard reconstruites, les rues amassées sans ordre et régularité. Ceci fut la cause dit Tite Live du phénomène qui fut observé à Rome : après avoir brûlé, toutes les sources d'eau ainsi que les aqueducs, les citernes qui coulaient dans les rues furent déroutées vers des maisons privées. La ville ne ressemblait plus qu'à un seul énorme ensemble plutôt qu'à une division de rues.

Je ne mentionnerais pas non plus combien les grands palais des empereurs sont complètement dégradés. Que ce soit dans le centre de la ville, dans les quartiers de la noblesse, dans les restes des fondations qui apparaissent de l'ancienne Byzantium ou dans les zones de nos dernières investigations. Durant la période où j'ai vécu à Constantinople, j'ai tellement vu d'églises et de bâtiments en ruines dont je n'ai pu trouver les plans (ou les fondations) car ceux-ci étaient recouverts depuis par des constructions ottomanes, que je peux facilement deviner toutes les destructions que les Turcs ont effectuées depuis qu'ils ont pris la ville.

Aujourd'hui, ils essayent de l'embellir d'édifices publics. Pourtant, la ville reste terne dans la journée, comme elle l'était dans le passé... la nuit. Quand, dit Marcellinus, « la brillance de leurs lumières, tel le soleil, reflétait le lustre de leurs maisons ». La clarté du jour, à présent, ne sert qu'à montrer la médiocrité et la pauvreté de leurs constructions. Constantin lui-même ou bien ceux qui l'on agrandie et ornée, même vivants, ne reconnaîtraient pas l'emplacement de leurs anciennes structures.

Les difficultés que j'ai rencontrées, pour retrouver ces traces de l'Antiquité, furent immenses. Je fus un étranger dans la ville, je n'eus que très peu de secours de par quelconques inscriptions, aucun des pièces de monnaies et surtout aucun secours de par la population. Ayant une aversion naturelle pour tout ce qui provient de l'Antiquité (pourtant remarquable), ils m'évitèrent et essayèrent d'empêcher mes recherches. Cela m'obligea à rarement oser m'attaquer à des calculs de dimensions de constructions car j'aurais été menacé et maudit par les Grecs eux-mêmes si je les avais réalisées.

Un étranger n'a aucun moyen de calmer la furie et la grossièreté de ces personnes, sauf en leur proposant du vin. Si vous ne les invitez pas en leur disant :"tu seras saoul comme un Grec", ils vous traitaient d'une manière très grossière et désobligeante. Leur conversation est vide, insipide, superficielle, ne retenant rien des coutumes des anciens Byzantins sauf l'habitude de boire.

Je regrette de n'avoir pu utiliser autant d'auteurs pour décrire Constantinople. Il aurait fallu que cette dernière en possède comme seule Rome en possède.

Les Grecs sont tellement épris de changement et de nouveauté que tout ce qui peut être appelé "antique" pour eux se résume à leurs premiers pas dans la vie. Non seulement leurs magnifiques anciennes constructions sont démolies mais leurs véritables noms sont oubliés. Les barbares Scythes ne sont rien à côté d'eux.

Les Turcs sont si tenaces avec leur langue, qu'ils rebaptisent toutes les villes qu'ils prennent de force et soumettent à leur volonté. Même si cela est impertinent et impropre. Ils ont une telle horreur du Grec et du Latin, qu'ils y trouvent sorcellerie et magie. La seule assistance en laquelle je pus compter, ce fut la mienne, ainsi que mes observations, la mémoire des autres et la perspicacité de l'Histoire ancienne. Grâce à tout cela, j'ai pu découvrir les tracés des quatorze circonscriptions de la ville.

Les habitants de Constantinople détruisent, effacent tous les jours un peu plus ses derniers restes antiques. De ce fait, ceux qui voudraient continuer cette enquête après moi, même s'ils sont deux fois plus armés de volonté et dotés d'intelligence que moi, ils ne pourraient pas trouver d'avantage que moi dans ces quatorze circonscriptions.

Mais cela n'est pas dans mon intention de me mettre en avant par rapport aux autres écrivains. Si je pouvais aider quelqu'un avec cet ouvrage dans le futur, mon but serait atteint.

J'espère ne pas faire d'apologie du temps passé et paraître nostalgique de ces monuments qui tombent en ruines. Et si mon séjour à Constantinople a duré plus longtemps que prévu, ce ne fut pas de ma faute, mais à cause de la mort de mon roi.

C'est par son ordre que j'ai voyagé en Grèce, sans dessein de rester très longtemps à Constantinople mais pour trouver et rassembler de vieux manuscrits Grecs. Sans l'intention non plus de seulement décrire cette ville, mais pour améliorer la connaissance humaine de certains lieux encore mal connus.

Après la mort de mon roi, n'ayant pas suffisamment d'argent, je fus forcé de voyager à travers l'Asie et la Grèce pour subsister avec une petite pension[33]. Je peux assurer au lecteur que je n'ai jamais eu l'idée d'entreprendre ce voyage avec l'intention d'abuser de plaisirs sensuels, d'intérêts d'enrichissement personnel, ni de chercher la gloire. Non, car sinon, j'aurai pu vivre dans le confort, être plus à mon avantage et en meilleure santé en apparence, en restant dans mon pays.

Pas même les dangers et les inconvénients d'un long et laborieux voyage auraient pu anticiper mon retour. Je ne sais pas comment ai-je pu m'engager dans de si infortunés voyages.

J'étais très craintif et anxieux de m'engager en sachant les problèmes et les dangers que j'allais être amené à rencontrer et que j'ai enduré. C'est ma ténacité, c'est l'honnêteté de ma tâche qui m'ont toujours poussé et soutenu, confirmant ce jugement des Platoniciens qui enseignent qu'il n'y a de limite à la recherche du vrai que sa découverte et qu'il est honteux de se plaindre de la fatigue quand ce que l'on cherche est si beau ».

[33] Il évoque son engagement dans l'armée Turque. La traduction de ce texte est proposée par Monsieur Vincent Pujol dans un mémoire inédit.

Résumé

Oublié par l'Histoire, Pierre Gilles (1489-1551) trouve rarement une place dans les notices biographiques des dictionnaires et des encyclopédies. Pourtant, ce savant célébré en son temps, chargé de mission par François I auprès de Soliman le Magnifique, le prestigieux sultan ottoman, a laissé un témoignage d'une rare précision décrivant Constantinople au moment où la ville subit un bouleversement architectural irréversible. Le sultan faisant de l'ancienne capitale de l'empire byzantin le lieu de résidence de sa cour, cherche par tous les moyens à marque son emprise sur le territoire urbain. Dans son livre, *De Topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus*, publié en 1561, l'auteur détaille avec minutie ses observations *in situ*. Grâce à lui, il fut possible de situer sans erreur l'emplacement de nombreux bâtiments antiques détruits par les architectes du grand Sinan. Un destin hors du commun, une œuvre d'un réel talent, il n'en fallait pas plus pour remettre en lumière ce récit méconnu.

Bibliographie

Balagna Coustou (Josée.), *Arabe et Humanisme dans la France des derniers Valois*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1989.

Ball (John), *The Antiquities of Constantinople, with a despcrition of its situation, the conveniences of its port, its publick buildings, the statuary sculture, architecture, and other curiosities of that city,* Londres, 1729. Deuxième édition, R. G. Musto, New York, Italica Press, 1988.

Dagron (Gilbert.), *Constantinople imaginaire*, Paris, 1984.

Ebersolt (Jean), *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant,* Paris, E. Leroux, 1918.

Gyllii(Petri), *De Topographia Constantinopoleos et de illuis antiquitatibus libri quatuor,* Amsterdam, chez Elzevir, 1632.

Gyllii (Petri), *De Bosphoro Thracio libri tres,* Lyon, chez Rouillé, 1561.

Janin (René), *Constantinople byzantine*, Institut Français d'Etudes Byzantines, Paris, 1964.

Mantran (Robert), *Histoire d'Istanbul,* Paris, Fayard, 1996.

Lestringant (Frank), *Ecrire le monde à la Renaissance, quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique,* Caen, Paradigme, 1993.

Mansel (Philip), *Constantinople, la ville qui désirait le monde 1453-1924,* Paris, Seuil, 1997.

Tinguely (Frédéric), *L'écriture du Levant à la Renaissance*, Genève, Droz, 2000.
Van der Vin (Jos. P.), *Travellers to Greece and Constantinople : ancient monuments and old traditions in medieval travellers tales*, 2 vol., Nederlands historisch archaelogical instituute, Istanbul, 1980.
*Voyager à la Renaissance*, J. Céard et J.-Cl. Margolin (dirs.), Paris, Maisonneuve et Larose, 1987.

Wolfzettel (Friedrich), *Le discours du voyageur : pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Age au XVIII^e^ siècle*, Paris, E. Leroux, 1918.